

trop étroit ou de mauvaises étoffes. Un bureau d'habillement (*clothing board*), composé d'officiers-généraux, doit inspecter les fournitures avant qu'on les délivre aux troupes, et comparer chaque pièce au modèle approuvé. Il y a aussi des règles pour la réception des effets au corps. En général, les voleries sont moins scandaleuses qu'elles ne le seraient ailleurs sous l'égide d'une législation si commode. La corruption étant générale en Angleterre, il y a par cela même des limites de convenances, et les voleurs qui les dépasseraient risqueraient d'être submergés par le mépris public.

Chaque régiment entretient à Londres, pour faire ses affaires, un agent nommé par le colonel. De grandes maisons de commerce entreprennent les agences, et la même se charge de plusieurs corps. L'étendue et le morcellement des possessions britanniques d'une part, et de l'autre l'organisation financière de l'armée, permettraient difficilement de s'en passer. Les agens servent d'intermédiaires entre le gou-

vernement, le colonel et la troupe. On s'adresse à eux pour les réclamations d'intérêt personnel, telles que commissions à vendre ou à acheter, indemnités à poursuivre, moyens d'embarquement à obtenir; ils font confectionner et expédier l'habillement. Les fonds alloués par la trésorerie pour la solde et les autres dépenses régimentaires, passent ou sont censés passer par leurs mains; ils en font l'emploi, et en justifient devant le bureau des contrôleurs des comptes de l'armée. Le salaire des agens est formé d'une retenue de deux deniers par livre sterling sur les sommes qu'ils paient.

La comptabilité se fait par bataillon d'infanterie et par régiment de troupes à cheval. Il y a dans chacun de ces deux cadres deux officiers d'administration nommés sur la présentation du colonel, le payeur et le quartier-maître. Le payeur (*pay-master*) est le subordonné de l'agent; il ne fait pas de service militaire. Le grade de capitaine lui est accordé seulement pour la considération; il fournit un caution-

nement et des répondans, ce qui ne l'empêche pas de gagner de l'argent par des voies illi- cites, toutes les fois qu'il le peut. Ses fonctions consistent à préparer les demandes de fonds pour la solde et autres dépenses, à les recevoir, à en faire la répartition entre les compagnies et à rendre des comptes à l'agent. Les quar- tiers-mâtres étaient autrefois les premiers sous-officiers des corps, et les régimens de cavalerie avaient des quartiers-mâtres de compagnies. Ces derniers ont été supprimés : maintenant le quartier-mâitre est officier; il a charge de recevoir et distribuer les effets d'ha- billement envoyés par l'agent, les vivres et les fournitures de toute espèce.

Le *mutiny bill* veut que les troupes soient passées en revue au moins deux fois l'an, et il établit des peines contre les officiers, commis- saires, maîtres des montres (*muster-master*), qui feraient ou signeraient de fausses revues. Les états dressés par les capitaines et les officiers supérieurs, et affirmés par serment devant l'au-

torité civile , servent de base à la plupart des prestations en argent et en nature. Le lieutenant-colonel demande chaque mois à la compagnie et le général-commandant au bataillon, si l'on a des plaintes à porter contre le chef. Les commandans de compagnie et de régiment n'ayant pas de connexion obligée ni de complicité naturelle avec le quartier-maître , le payeur, l'agent et le colonel doivent contrôler les quatre gérans, et mettre l'intérêt de leur gloire comme la satisfaction de leur conscience dans le bien-être du soldat. La comptabilité des corps est peu chargée de formes et d'écritures. Sur une foule de réclamations particulières , on s'en rapporte à la bonne foi des officiers.

Une somme proportionnée au nombre des présens sous les armes est allouée aux capitaines pour l'entretien des fusils. L'excédant de la recette sur la dépense forme un supplément à leur solde. Anciennement les officiers supérieurs avaient des compagnies. Le duc

d'York les leur a fait ôter. Il n'y avait qu'un pas de plus pour supprimer les colonels d'habillement , mais en leur place il eût fallu créer des emplois nouveaux. L'Opposition évite avec soin d'augmenter le patronage de la couronne. Ceux qui vivent des abus travaillent à les perpétuer. Ces deux motifs concourent avec le respect inné pour les institutions à rendre les réformes lentes et difficiles.

Dans le classement des armes l'artillerie passe la première , puis la cavalerie et ensuite l'infanterie. Ceux-là n'étaient pas avancés dans l'art qui ont assigné à l'infanterie la dernière place. Au reste il ne s'agit ici que d'un rang de parade. En toute circonstance le plus ancien du grade le plus élevé commande , quelle que soit l'arme à laquelle il appartienne.

L'INFANTERIE consistait au commencement de 1808 en trois régimens de gardes à pied , cent quatre d'infanterie de ligne ou légère , dix-neuf spécialement affectés au service des

Indes occidentales , de l'Afrique , de Ceylan , du Canada et de la Nouvelle-Écosse ; dix-huit bataillons de garnison et de vétérans appliqués au service sédentaire ; dix bataillons de la légion allemande (*King's german legion*) ; quatre régimens suisses ou réputés tels , et sept corps hors ligne composés originairement d'Allemands , de Français , de Siciliens , de Grecs , et recrutés avec des déserteurs et des prisonniers de toutes les nations.

Les trois régimens de gardes à pied forment sept bataillons et sont tous corps d'élite. Leur solde est plus forte, l'uniforme plus riche, et l'espèce d'hommes , quoique fournie par le même mode de recrutement que le reste de l'armée, est d'une taille plus haute. Les officiers ont un grade au-dessus de l'emploi et appartiennent presque tous à des familles considérables. Quoique leur destination première soit de garder les palais et la personne du monarque , on leur fait faire la guerre à peu près comme aux autres régimens. Les gardes ne sont pas aimés

dans l'armée qui les appelle soldats de lits de plume , porte envie à leurs avantages et demande à quel titre ils en jouissent ; sentiment bien différent de celui qu'inspirait la garde impériale aux troupes de l'armée française!

Les régimens de ligne sont désignés par des numéros. Cinquante-deux ont un seul bataillon , quarante-sept en ont deux , quatre en ont trois ; un seul régiment , le soixantième , en a huit. Nous ne voyons pas de motifs plausibles à cette bigarrure , et nous trouvons de graves inconvéniens à avoir des régimens d'un bataillon. Tout le monde sait comment un bataillon isolé fond vite à la guerre , et quelle altération cela produit dans l'ordre de bataille.

L'organisation des régimens est calculée sur ce principe , que les bataillons doivent servir séparés les uns des autres. Il n'y a pas d'états-majors régimentaires. Chaque bataillon a un lieutenant-colonel , deux majors , un adjudant , un payeur , un quartier-maître , un chirurgien-major et un aide-chirurgien. Il est partagé en

dix compagnies, dont une de grenadiers et une légère; placées aux deux ailes, et pour ce motif appelées compagnies de flanc. La compagnie est commandée par un capitaine qui a sous ses ordres un lieutenant et un sous-lieutenant. C'est ordinairement en haussant ou en baissant l'effectif des compagnies que le gouvernement augmente ou diminue l'établissement militaire. Elles descendent rarement en temps de paix au-dessous de quarante hommes, et jamais pendant la guerre on ne les a élevées jusqu'à cent. A l'époque où les troupes anglaises ont pris part aux événemens de la Péninsule, la force des compagnies d'infanterie était, terme moyen, de soixante-cinq hommes présens sous les armes.

L'infanterie va en campagne distribuée en brigades de deux, trois, même quatre régimens, suivant le nombre et la force des bataillons. Les grenadiers n'ont point, aux yeux des autres soldats, l'éclat et la prééminence des grenadiers français et hongrois. On n'est pas dans l'usage de réunir tous ceux d'une ou de plusieurs

brigades pour tenter des actions de vigueur. On rassemble quelquefois les compagnies légères en bataillons provisoires, ce qui est précisément l'opposé de l'institution de cette espèce de troupe.

Quelques régimens de la ligne, tels que le quarante-troisième, le cinquante-et-unième, le cinquante-deuxième, etc., etc., s'intitulent régimens d'infanterie légère. Ces corps, non plus que les compagnies légères de bataillons, n'ont de léger que le nom, car ils sont armés, et à quelques ornemens près, habillés comme le reste de l'infanterie. On a jugé que le soldat anglais n'a pas l'intelligence et la flexibilité nécessaires pour faire avec un égal succès le service commandé de la ligne et le service d'inspiration du tirailleur. La nécessité d'une infanterie légère spéciale étant sentie, on a fait d'abord quelques essais avec les meilleurs tireurs de différens corps. On s'est fixé ensuite à appliquer exclusivement au métier de tirailleurs les huit bataillons du

soixantième, les trois du quatre-vingt-quinzième et quelques étrangers. Cette troupe a reçu le nom de carabiniers (*riflemen*) à cause des carabines dont elle était armée pendant la dernière guerre; elle a été détachée par compagnie dans les brigades. Le langage retentissant des cornets servait en même temps à diriger les carabiniers suivant les vues du général, et à avertir celui-ci des manœuvres de l'ennemi qu'il n'aurait pas été possible d'apercevoir du corps de bataille.

Les Anglais, les Écossais et les Irlandais sont mêlés dans les régimens. L'Irlande fournit plus de soldats, en proportion de sa population, que les deux autres royaumes. Il semblerait que le caractère général attribué par nous aux troupes britanniques devrait être altéré par ce mélange; mais la discipline anglaise est pour ceux qu'elle embrasse le lit de Procuste. Les esprits comme les corps subissent la loi du peuple dominateur. Quatre régimens formant neuf bataillons portent le nom d'Écossais de

la montagne (*Highlanders*). Leur recrutement se fait presque exclusivement dans la partie montagneuse de l'Ecosse, et on y place de préférence des officiers du pays. Les *Highlanders* conservent leur jupe nationale en place de culotte. Cela n'est ni concordant avec le reste du vêtement, ni commode à la guerre. N'importe; une distinction qui a son principe dans les coutumes populaires impose toujours un devoir de plus à remplir. Il n'y a pas au service du roi d'Angleterre de régimens plus fermes en bataille que les Écossais.

L'infanterie est la meilleure portion de l'armée britannique. C'est le *robur peditum*, comme le disaient les Romains des triaires de leurs légions. Les Anglais n'escaladent pas la montagne et n'effleurent pas la plaine, lestes et rapides comme les Français; mais ils sont plus silencieux, plus calmes, plus obéissans; pour ce motif leurs feux sont plus assurés et plus meurtriers. On ne les verra pas résignés sous le boulet à l'égal des Russes, mais ils se

pelotonnent moins confusément et conservent mieux l'ordonnance primitive. Il y a dans leur fait quelque chose du mécanisme allemand avec une exécution plus active et plus morale. Le règlement de manœuvres qu'ils suivent depuis 1798 est imité des Prussiens. L'infanterie, quoique formée constitutionnellement sur trois rangs, ainsi que les autres infanteries de l'Europe, se met le plus souvent sur deux. Elle se double sur quatre pour faire et recevoir un effort. Il lui arrive d'exécuter des mouvemens offensifs, même de charger des colonnes en ordre déployé. De pied ferme elle commence sa défense par des décharges générales de bataillons que suit un feu de file bien nourri. Elle se retourne sans émotion pour répondre à ceux qui viennent par derrière. En marchant elle tire sans se désunir.

L'infanterie anglaise ne craint pas d'aborder son ennemi à la baïonnette. Cependant, le chef qui voudra en user sans la compromettre devra la mouvoir rarement et avec pré-

caution, et compter sur son feu plus que sur ses manœuvres.

L'infanterie anglaise est habillée de rouge : c'est la couleur nationale, et le soldat y tient beaucoup. Les riflemen sont en vert. Il y a bien aussi chez eux quelques faiseurs tourmentés de la manie de fatiguer la troupe par une tenue minutieuse et par des innovations perpétuelles dans l'habillement. Ce travers, tout encouragé qu'il a été par le goût particulier du prince régent, n'a pas fait de grands ravages. On adopte de loin en loin les changemens que l'expérience des autres armées a fait juger utiles. L'usage de la poudre pour les cheveux a cessé en 1808, par un ordre du commandant en chef. Les sergens anglais portent des halberdes. Les fusils des soldats sont moins légers que les nôtres, et ont le calibre un peu plus fort. Les autres parties de l'armement et de l'équipement sont, en général, préférables à ce que nous avons.

LES troupes étrangères au service d'Angleterre ont, sans distinction aucune, le régime de l'armée nationale. Presque toutes étaient employées dans la péninsule espagnole. Tandis que des invasions et des retraites tumultueuses amassaient sur nos soldats français des misères, incompréhensibles à quiconque ne les a pas éprouvées; tandis que des troupes autrichiennes et prussiennes, combattant dans leur propre pays, sous les yeux de leur prince, n'osaient tenter que des attaques insignifiantes ou de molles défenses; quinze mille mercenaires allemands, recrutés sans choix, servant sans affection, mais exactement payés, vêtus avec une espèce de luxe, bien nourris, encore mieux abreuvés, se sont montrés les rivaux de gloire des Anglais qui les soldaient. Tant est puissante l'influence des bons traitemens et d'une organisation vigoureuse!

LES soins que les Anglais donnent à l'éducation des chevaux, et les qualités supérieures

de ceux qui naissent dans leur île , avaient inspiré de leur cavalerie une idée avantageuse , que l'expérience de la guerre n'a pas justifiée. Les chevaux sont mal dressés pour combattre. Ils ont les épaules gênées et la bouche dure, et ne savent ni tourner ni s'arrêter. Leur queue coupée est un grave inconvénient dans les pays chauds. Les soins de luxe dont on les accable les rendent inhabiles à supporter la fatigue , la disette et le bivouac. Les hommes sont excellens palefreniers; ne leur demandez pourtant pas ces sentimens de tendresse qui , en Turquie , en Pologne , en Allemagne , font du guerrier et de son cheval deux compagnons à la vie et à la mort. Dans la retraite de la Corogne , les corps de cavalerie faisaient halte ; le chef commandait : *Pied à terre ; prenez vos pistolets ;* et à un troisième commandement , chaque cavalier brûlait la cervelle à son cheval en un temps et deux mouvemens. Il y avait nécessité ; mais une armée d'Anglais était la seule où l'on pût se livrer à cette barbare exécution,

sans que les soldats se soulevassent d'indignation.

Le recrutement de la cavalerie est plus soigné que celui de l'infanterie. On s'y enrôle pour dix ans. Les jeunes gens de famille y entrent de préférence comme officiers. L'État entretient trente-cinq régimens nationaux de cavalerie, savoir : trois de gardes à cheval, corps d'élite, comme ceux qui leur correspondent dans les troupes à pied ; sept régimens de dragons-gardes et six de dragons, habillés de rouge, et connus sous la dénomination collective de dragons pesans (*heavy dragoons*), parce qu'ils sont montés sur de forts chevaux ; quinze régimens de dragons légers et quatre de hussards, habillés en bleu, et montés sur des chevaux moins étoffés que les autres¹.

¹ Pendant la guerre de la Péninsule, nos soldats, frappés de l'élégance de l'habit des dragons légers, de leurs casques brillans, de la tournure svelte des hommes et des chevaux, leur avaient donné le nom de *lindors*. On a substitué, en 1813, à cet habillement particulier aux

Chaque régiment était, en temps de guerre, de cinq escadrons, et l'escadron de deux compagnies (*troops*), fortes chacune de soixante à quatre-vingts chevaux en entrant en campagne.

La cavalerie la plus solide d'Angleterre est loin de l'ensemble et de l'aplomb des cuirassiers de France et d'Autriche. La cavalerie la plus légère possède encore moins l'intelligente mobilité du hussard hongrois et du Cosaque. Les cavaliers n'ont ni cuirasses ni lances. Ils ne se doutent pas des ruses de la petite guerre. Ils ne savent pas davantage charger en muraille. Quand la mêlée commence, vous les voyez à la fois vulnérables et offensifs, frapper de taille et non d'estoc, et porter au visage de l'adversaire des coups de sabre peu dange-

troupes britanniques la coiffure et l'habit-veste de la cavalerie légère d'Allemagne.

Les lances des Polonais à Albuhera et les cuirasses des Français à Waterloo ont aussi fait naître dans l'esprit des Anglais d'avoir des lanciers et des cuirassiers.

reux. L'ordonnance de la cavalerie anglaise est la même que celle des autres cavaleries d'Europe. Avant les campagnes sur le continent, les officiers-généraux et supérieurs de cette arme n'avaient pas l'occasion de manier des masses. La guerre de la Péninsule ne paraît pas avoir développé chez eux ce talent. On peut prédire que partout où la cavalerie anglaise sera engagée contre une cavalerie bien commandée, elle aura le dessous. Les soldats sont braves, les chevaux sont bons; mais ce n'est pas assez : il faut encore de la science et de l'ensemble. Nous avons vu plus d'une fois de faibles détachemens charger nos bataillons à fond, mais en désordre. Le cavalier, ivre de rhum, lançait son cheval, et le cheval emportait le cavalier au-delà du but. On ne pouvait pas former de nouveau les escadrons; il ne s'en trouvait pas d'autres à portée de consommer l'œuvre : le coup d'audace passait sans profit pour l'armée.

L'Angleterre entretenait aussi deux régi-

mens de dragons et trois de hussards , appartenant au corps étranger dit *King's german legion*. Ils ont surpassé la cavalerie nationale pour le service des avant-gardes et pour la bataille. La charge la plus audacieuse de la guerre d'Espagne a été fournie , ainsi que nous le verrons en son lieu , le lendemain de la bataille des Arapiles, par l'Hanovrien Bock, à la tête de la brigade pesante de la légion allemande.

L'ARTILLERIE et le génie sont distincts du département de la guerre, et dépendent d'un autre ministère. L'Ordonnance est le nom qu'on donne à l'office chargé des fortifications et de l'approvisionnement en armes et en munitions des armées de terre et de mer. L'Ordonnance a sa trésorerie, ses sinécures, son budget, ses établissemens et son armée particulière. Elle forme un État dans l'État, sous le gouvernement d'un maître général (*master general of Ordnance*). Ce chef suprême exerce le commandement à lui seul, et ne dé-

pend de ses accessseurs (*board of Ordnance*) que dans quelques points d'administration. Son pouvoir sur le personnel et le matériel de son département est plus grand que le pouvoir réuni du secrétaire de la guerre et du commandant en chef dans l'armée. Il nomme et révoque les officiers et comptables ; il fait et défait au nom du Roi. Ayant sa place dans le cabinet, il y entre et en sort comme les autres ministres. Quoique tout citoyen anglais puisse être nommé à cette charge élevée, elle est remplie ordinairement par des officiers-généraux. Le comte de Chatam et lord Mulgrave ont été maîtres-généraux de l'Ordonnance pendant les guerres de la Péninsule.

L'artillerie et le génie n'ont de rapport ensemble que de ressortir au même ministère, et d'avoir un enseignement préparatoire commun et un régime semblable. Il faut, pour devenir officier dans ces deux armes, avoir passé par une école spéciale, celle de *gentleman cadet*, établie à Woolwich. Les jeunes gens y

sont admis de quatorze à seize ans. Ils suivent les exercices pratiques du canonier et du sapeur, et reçoivent en même temps une instruction théorique sur les sciences physiques et mathématiques, le dessin, la fortification et l'art militaire. Après un cours de quatre années, on leur fait subir un examen, et ils sont reçus seconds lieutenans, d'après les témoignages que les professeurs fournissent au maître-général de l'Ordonnance. Les officiers de l'artillerie et du génie prennent rang avec ceux de l'armée. Ils n'achètent pas leurs commissions. L'avancement a lieu par ancienneté. Les talens extraordinaires et les actions d'éclat sont récompensés par des grades en dehors de l'emploi (*brevet rank*).

LES fonctions confiées en France au seul corps d'artillerie sont ici éparses dans plusieurs mains. La troupe d'artillerie n'est chargée que de l'exécution des bouches à feu. Elle consiste en un régiment de dix bataillons,

royal regiment of artillery, dont le maître-général de l'Ordonnance est colonel. Le bataillon est fort de dix compagnies, de cent vingt hommes chacune. Il y a, outre le colonel-commandant, cinq officiers supérieurs. La compagnie est commandée par deux capitaines et trois lieutenans. Il y a une compagnie d'artillerie à cheval par bataillon, ce qui fait dix en tout. Elles roulent, pour l'avancement et le service, avec l'artillerie à pied.

L'artillerie tient le premier rang dans l'armée ; elle a la meilleure solde, elle choisit le mieux ses recrues, l'enrôlement limité y est pour douze ans. Les canonniers sont habillés de bleu. Ils se distinguent entre les autres soldats par le bon esprit qui les anime. En bataille, leur activité est judicieuse, leur coup-d'œil parfait et leur bravoure stoïque.

Il ne faut pas chercher, parmi les officiers de l'artillerie anglaise, l'universalité de connaissances et la fécondité de ressources que l'on trouve en France dans le corps chargé

de fabriquer les engins de guerre et de coordonner et mettre en jeu les principaux éléments de l'art de détruire ; ceux-là n'improviseront pas des équipages de pont de campagne et de siège ; soldats et officiers se sont montrés inexperts dans l'attaque des places. La prévoyance administrative n'est point exigée de gens qui n'administrent rien. Ils ne se piquent pas d'être ingénieux dans l'emplacement des batteries, ni d'exécuter le tir à ricochet ; leur mérite consiste à conserver en bon état et à servir avec intrépidité les canons attelés qu'on leur confie.

Le corps d'artillerie a , malgré son classement légal , une considération relative , moins grande en Angleterre que dans d'autres armées ; les chefs étant trop vieux pour faire campagne , les commandemens actifs sont remis à des officiers d'un grade moins élevé que ne le comporte l'importance de leurs attributions. Un simple lieutenant-colonel a souvent commandé en chef l'artillerie de lord Wel-

lington. D'ailleurs la perspective de gloire offerte aux corps à talent est limitée. On a trop en horreur les avancemens hors de la règle, pour permettre qu'un artilleur ou un ingénieur qui se trouverait trop à l'étroit dans son arme s'élançât dans le service général de la ligne; jamais de l'école de Woolwich ne sortira un Bonaparte.

Les Anglais nous ont précédés dans l'institution du train d'artillerie; les premiers essais en ont été faits en 1793 sous les auspices du duc de Richmond, alors maître-général de l'Ordonnance. Le corps des charretiers d'artillerie (*royal artillery drivers*) est organisé militairement. On paie cher les chevaux qui servent à traîner les pièces, et par conséquent ils sont très-bons. Les harnais ressemblent aux harnais de nos carrosses. Aucune nation ne peut le disputer aux Anglais pour l'attelage et le transport des voitures. Ne sont-ils pas destinés à troubler le monde, ces hommes qui, par terre comme par mer, ont des moyens organisés

pour arriver sûrement et promptement en tous lieux ?

L'administration régimentaire n'est pas la même dans les troupes de l'Ordonnance que dans les corps d'infanterie et de cavalerie. L'habillement et l'équipement sont fournis par le département , qui a toujours dans ses magasins de quoi habiller et équiper trente mille soldats et harnacher dix mille chevaux d'artillerie.

Les Anglais mènent peu de canons en campagne ; le plus qu'en a eu lord Wellington, dans la Péninsule, n'allait pas à deux bouches à feu par mille hommes. Il n'existait point de parc de siège à la suite de son armée, et les pontons étaient en trop petit nombre pour mériter le nom d'équipage. Les bataillons ne sont pas dans l'habitude de manœuvrer mêlés avec l'artillerie. Cette arme agit ordinairement par batteries de cinq pièces de six et d'un obusier. Affûts , caissons , fers coulés , poudre , attirails de tout genre sont remarquables par l'ex-

cellente qualité des matières premières et par le fini du travail. L'artillerie a employé avec succès dans les batailles une grande quantité de boulets creux appelés *Shrapnell's spherical case shot*, du nom du colonel Shrapnell, leur inventeur ¹.

Les travaux de l'artillerie, comme les munitions, les artifices, les affûts, sont régis par entreprise; les fonderies de canons de bronze, par spéculation commerciale libre, de même que les canons de fer, et quelquefois aussi la poudre que l'État achète des particuliers qui en fabriquent. La direction des travaux dans le premier cas, la réception

¹ Les boulets creux sont des obus dont une moitié est massive, et l'autre moitié creuse, contenant des balles; à distance donnée, l'obus éclate. La partie massive va toujours en avant, et reçoit par l'explosion une impulsion additionnelle préférable aux boîtes à mitraille, à cause de la portée; il y a le massif en outre. Les canonnières français ont mis souvent boulet et boîte à mitraille ensemble.

Le canon à obus de Shrapnell est plus facile à manoeuvrer que l'obusier.

et les épreuves dans le second et le troisième, forment une branche de service administratif que l'Ordonnance confie le plus souvent à des officiers supérieurs de l'artillerie.

Les puissances continentales, qui disséminent leurs arsenaux de construction dans plusieurs places et sur plusieurs frontières, ne peuvent s'enorgueillir de rien qui ressemble à l'établissement unique et magistral de Woolwich, petite ville située à trois lieues au-dessous de Londres sur la rive droite de la Tamise. De-là sort l'artillerie de terre et de mer de l'empire britannique. Cinq mille ouvriers y étaient continuellement occupés pendant la guerre. Nous y avons vu plusieurs arpens de terre tout noirs de canons gissans et de boulets empilés. Les expéditions du matériel se font, pour toutes les parties du monde, avec une rapidité merveilleuse. Woolwich est la ville de l'artillerie : toutes les troupes de cette arme y tiennent garnison, et ce qui est employé aux colonies et aux armées est regardé comme détachement. Une

vaste lande appelée *Black-Heath*, qui s'étend devant les casernes, est affectée aux exercices. Les seuls bâtimens élevés depuis le commencement de ce siècle ont coûté sept cent mille livres sterling, environ quinze millions de francs.

Un corps est chargé, sous la direction immédiate de l'office de l'Ordonnance, de la conduite et de la comptabilité des attirails et munitions de guerre. Ceux qui le composent font leur service à l'intérieur et aux armées. Ce sont eux qui délivrent les armes, les cartouches, les canons, les caissons aux troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Leurs emplois sont assimilés à des grades militaires. On les appelle officiers du train de campagne du département de l'Ordonnance (*officers of the field train department of the Ordnance*).

LE CORPS du génie anglais, *corps of royal engineers*, a pour colonel le maître-général de l'Ordonnance. Il est composé de deux à trois cents

officiers, inférieurs en théorie et en pratique à ceux qui exercent ailleurs la même profession. L'instruction de l'école de Woolwich est prise dans les livres français, et jusqu'à ces dernières années, pas un auteur national n'avait écrit *ex professo* sur les parties savantes de la guerre. Le grand fossé entre Douvres et Calais dispense les Anglais d'élever, autour de leurs villes, des remparts qui effraieraient les citoyens. On est en droit de supposer que des ingénieurs qui ne construisent jamais de forteresses, et qui n'en ont même pas sous les yeux, s'entendent en fortification à peu près comme s'entendraient en marine des matelots qui n'auraient jamais vu la mer.

Sur ce point, l'armée est, comme de raison, encore plus arriérée que les corps spécialement appliqués à l'attaque et à la défense des places. Avant l'institution des écoles militaires, un gentleman n'entendait parler dans ses études ni de Vauban ni de Cohorn. Depuis les campagnes de la succession d'Espagne jusqu'à celles de la



révolution , les exploits des troupes britanniques dans la guerre de siège se sont bornés à attaquer aux colonies quelques places mal fortifiées et faiblement défendues. Lorsque le duc d'York fut chargé en 1793 de prendre Valenciennes, les généraux de l'armée combinée craignirent de confier la direction des travaux à l'inexpérience des ingénieurs anglais, et peu de mois après, la conduite de ceux-ci devant Dunkerque prouva que les coalisés avaient eu raison.

Alors les forces anglaises figuraient comme auxiliaires. Elles n'ont pas mieux fait en ce genre depuis qu'elles ont été partie principale. Dans les sièges de la Péninsule le front d'attaque a été souvent mal choisi, et les batteries ont été établies sans discernement. On a essayé de battre en brèche à des distances telles que le boulet égratignait à peine la maçonnerie. Les soldats étaient maladroits à faire des gabions et des fascines, plus maladroits encore à s'en couvrir. L'artillerie n'avait pas de mortiers, employait mal



les obusiers et paraissait ignorer l'usage des feux verticaux. Pas la moindre notion des procédés infailibles qui conduisent l'assiégeant pied à pied et avec le moins de risque possible au cœur des défenses de l'assiégé. On eût dit que les ingénieurs étaient là seulement pour construire les places d'armes desquelles s'élanceraient les troupes destinées à l'assaut ou à l'escalade; et encore eût-on pu à la rigueur, avec des soldats si déterminés, se passer de leur ministère. Une pareille absence de méthode ne fait pas honneur au corps du génie. Elle accuse davantage les conceptions du général en chef. Il est des absurdités que la non-réussite a rendues plus saillantes, et d'autres que le succès n'a pas absoutes. Si les membres du parlement d'Angleterre avaient eu sur la guerre la dixième partie des connaissances qu'ils possèdent en finances et en législation, on aurait demandé compte du sang anglais que l'ignorance a fait verser à flots aux sièges de Badajoz et du château de Burgos.

Dans le service de campagne, les ingénieurs